**Concours de nouvelles – Mission Bretonne – Décembre 2015**

**Théme : jaune, vert, bleu couleurs de Bretagne.**

L’ECAILLER. Auteur : Dominique Gouteron

Lorsque la voiture quittait Ploneïs et plongeait vers Douarnenez, ma mère, avec une joie réservée à ce moment précis, nous disait « Regardez, les enfants, on voit la mer ». En reprenant les photos amassées depuis tant d’années pour offrir à mes enfants des albums de leur ascendance, je retrouvais les phrases rituelles et les lieux des vacances bretonnes de ma prime jeunesse. La photo des cousins saisis à l’heure du goûter, lorsque les serviettes de bain ne suffisaient pas à vous réchauffer au sortir de l’eau glacée, mais qu’un « choco BN » y parvenait aisément.

La photo des clients fidèles, assis dans le jardin anglais ou encore à l’abri du vent sous la gloriette de la roseraie, où les coiffes de dentelles des villageoises alentour, serveuses en saison, tanguaient au-dessus des strictes robes noires comme des voiliers observés à la longue vue sur mer de tempête. Chaque photo était un poignard planté dans le cœur à l’endroit de la mélancolie.

J’avais couru, enfant parmi les enfants, dans les couloirs où nous réprimandaient les femmes de chambre, encourageant ainsi des jeux de cache-cache, des jeux d’enquête, des concours de silence dont elles étaient les enjeux, les victimes et les complices. J’avais couru, inconsciente des travaux des adultes qui m’entouraient.

Il fallait avancer, accepter d’avancer parmi les photos éparses devant moi, arriver aux clichés de la maison de banlieue, et des états successifs du jardin attenant.

Je m’étais acharnée à recréer dans mon jardin des massifs me rappelant les parterres de l’hôtel breton, acharnée jusqu’à acquérir l’expertise du vieux jardinier en vareuse de marin. La succession des photos, triées par années, me faisait cruellement sentir le vide qui s’était emparé du jardin au fur et à mesure qu’il embellissait et que s’éloignaient les jeux d’enfants.

Le papier glacé était vert et rose, et blanc, mais je me souvenais surtout de ce qui ne s’y trouvait pas, et les arbres noirs d’hiver, dressés comme des procureurs, me rappelaient chaque année ma défaite. J’avais cru pouvoir retenir le meilleur de mon jeune âge pour l’offrir à mes enfants, persuadée que la volonté y suffirait.

J’avais cru pouvoir re-créer les couleurs de Bretagne, les bleus si vifs de mer et de ciel, les verts anisés et les ajoncs presque orangés des cartes postales de ma mémoire.

Changer, il fallait changer.

Presque par hasard, ce fut pour le quartier Montparnasse, où je retrouve la vareuse de marin portée par l’écailler de la prestigieuse brasserie de la rue Delambre, une Brasserie d’angle, pointée comme une presqu’ile vers le large du carrefour. Il y a peu, j’ai appris que cet homme-là, si discret, habitait une chambre de bonne de la rue Péguy , pour pouvoir dormir en milieu de journée, lorsqu’aucun client ne réclame des huîtres. Il va rentrer dans son pays bientôt pour cause de retraite. C’est un natif d’Afrique du Nord, mais peut-être bien descendant de breton. Les bretons d’ailleurs. Ceux qui ont fui la Bretagne, celle de leur quotidien gris parce qu’ils vivaient la Bretagne pauvre, la Bretagne granitique des paysans miséreux, tirant si peu de leur terre, à la merci des mauvaises années. La Bretagne si belle et tant fuie, presqu’ile accrochée à la France oublieuse de ses frontières maritimes et de ses pays d’entre-deux. Les pieds en Bretagne ou les pieds ailleurs, mais le cœur attaché de rubans noueux à la Bretagne des gens de Terre ou des gens de Mer. La mer qui appelle parfois les pêcheurs avec une voix de sirène. La mer des bateaux perdus, des requins et des pieuvres. La mer sur laquelle surnagent les ambitieuses solitudes des marins d’été, les bouées d’enfants, les regards éblouis de soleil. La mer sous laquelle vivent les peuples carnassiers, les pinces, les dents, les tentacules, la mort lente et sûre.

Auprès de l’écailler, brillent les moules bleu d’ardoise et les huitres gris-vert. Chaque soir, les lumières de ville ajoutent du jaune au paysage. Chaque soir, l’odeur d’iode flotte sur les petites îles que sont les étals de fruits de mer.

Connaît-il les Bretons de l’extérieur, mon écailler, les Bretons des îles lointaines, ceux qui ont retrouvé, des Saintes antillaises aux rives néo-zélandaises d’Akoara les bleus, les verts et les jaunes de Bretagne : verts plus anisés, jaunes moins saisonniers, bleus plus mâtinés d’émeraude ?

Les Bretons de Paris retrouvent plus souvent leur Bretagne que d’autres. Mais sur les trottoirs mouillés, peut-être voient-ils des voiles de vauriens, d’optimistes ou de surf, au hasard des reflets d’immeubles, d’arbres, de néons. Ils vivent sous le bleu délavé des toits, ils hantent les couloirs des métros, montent dans les rames jaunes et vertes, ils vivent le travail, les fêtes des Bretons de naguère.

Les couleurs de Bretagne habillent le cœur des Bretons d’ici, rythment les battements de pieds des danseurs, des musiciens, et dans les yeux bleus, verts, bruns se lit un bonheur concentré, où la musique remplace les paroles, où le choc des verres de cidre, la franchise des sourires, l’ouverture des bras signent la fraternité de cœur.

Les harpes égrènent leur musique bleu tendre, innocente comme le chant tenace d’un enfant à la voix fluette. Les accordéons portent le rouge des danseurs presqu’en transe, lorsque le rythme se fait sueur. Les clarinettes évoquent toujours le vert des sous-bois, créent le tournoiement d’une sylphide ou d’un elfe gracieux entre arbres et bosquets, et vous emportent dans un rai de soleil.

Ainsi voit-on danser les couleurs du soir, ou entend-on la voix du conteur aux yeux bleus, si bleus, nous plonger dans les vies d’antan, dans le contraste si grand qu’elles font avec les nôtres.

L’écailler a respiré l’iode de son étal pendant plus de 30 ans. S’est-il imprégné d’un peu de Bretagne ? Sait-il que les couleurs de Bretagne peuvent être aussi vives que celles de Méditerranée, les jours de grand vent ?

Peut-être ira-t-il chaque jour s’asseoir en bord de mer, nostalgique de l’odeur d’iode comme d’une drogue. Peut-être regardera-t-il les rochers noirs de son pays en pensant aux goémons qui décoraient son étal et dans lesquels il savait voir de petits compagnons aux formes variées, comme sortis de l’imagination d’un dessinateur de gentils monstres pour dessins animés.

L’écailler de la rue Delambre vivra peut-être dans le gris des soleils trop forts appelant l’ombre, écrasant les jaunes beiges et les verts éteints des pays plus chauds. Mais, je l’espère, il sera entouré de petits-enfants, les siens ou d’autres, qui feront vivre en lui les bleus et les verts doux des fruits de mer, les jaunes et les verts vifs des autobus qui ont défilé chaque jour près de lui, car les enfants sont couleur, couleurs de joie et d’amour, de Bretagne ou d’ailleurs.

DOMINIQUE GOUTERON, décembre 2015